

contribution de l'histoire et de l'anthropologie aux nouvelles études afro-brésiliennes :

Les liens étroits entretenus par le Brésil avec l'Afrique datent de la période coloniale. Ils dépendent directement de la structure économique mise en place par le Portugal, la force de travail africaine devant faire fonctionner, tant l'agriculture que les activités minières. Une relation s'est établie entre le Brésil, le Portugal et l'Afrique et, ce commerce triangulaire, pour employer la formule de Frédéric Mauro, intéresse non seulement le Brésil, mais l'ensemble de l'Atlantique Sud. Nous manquons, jusqu'à ce jour, d'une analyse dépassant les aspects purement formels de ce processus. La multiplicité des événements historiques, ayant déterminé des changements structurels tant en Afrique qu'au Brésil, concernant les hommes, les institutions, les organisations sociales et politiques des côtes de l'Atlantique ne peuvent être analysés en termes simplement économiques, ou pire encore, économétriques.



L'abolition de la traite et de l'esclavage a progressé par étapes au cours du XIX^e siècle. Le traité anglo-portugais de 1810 en est le premier jalon. Il sera complété par l'abolition de l'esclavage au Brésil, le 13 mai 1888. Les Brésiliens ont d'ailleurs compliqué la tâche qui est la nôtre en brûlant les archives de l'esclavage. Il s'agissait, sans doute, de faire disparaître les traces de cette période tragique, les résultats sont graves pour les historiens car ceci nous empêche de connaître les flux de la traite, et donc d'établir l'inventaire des hommes et des régions africaines. En outre, par cette décision qui souhaitait blanchir le Brésil, on affirmait de façon péremptoire l'importance centrale de la souche européenne au Brésil. Il faudra du temps pour que l'idéologie brésilienne soit amenée à se pencher sur la façon dont a été constituée la structure humaine et sociale du Brésil. Ce n'est qu'après 1926 que les intellectuels brésiliens, et, tout particulièrement, les anthropologues, ont été amenés à souligner l'importance de la contribution africaine à la formation de la structure brésilienne.

L'Africain apparaît d'abord dans la littérature comme un personnage de la vie quotidienne, intégré à la société coloniale comme force de travail, comme producteur. Il n'est donc que l'esclave, et il est regardé essentiellement comme l'élément indispensable à la production. Il n'est pas encore sujet de la société brésilienne. Dans les quelques références des voyageurs étrangers, dont les rapports ont été très habilement exploités par certains sociologues, dont Gilberto Freyre, nous pouvons saisir l'importance énorme de cette présence africaine esclave. Des artistes, tels que Debret et Rugendas ont enregistré l'aspect physique de ce monde brésilien, et nous disposons ainsi d'une masse d'informations littéraires et iconographiques qui permet de compenser le manque d'archives. Nous pourrions, d'ailleurs, ajouter que le matériel iconographique, dont l'importance est majeure, n'a pas été exploité de façon systématique. C'est l'une des tâches qui nous revient, à nous, anthropologues, en collaboration avec les sociologues de l'art.

Si nous essayons de systématiser les données concernant cette lente apparition des Africains dans

la culture et, dans l'idéologie brésilienne, nous pouvons aisément constater que l'une des premières voix à s'élever contre cette occultation de la présence des Africains, a été celle de Silverio Romero. Dans ses *Estudos sobre a poesia popular do Brasil* (1888), il souligne que le Noir ne doit pas être seulement considéré en tant que facteur économique, mais aussi comme objet d'étude scientifique (Waldir Freitas de Oliveira, 1978:111). Ce n'est qu'à partir de 1900 que le Noir entre dans le champ de recherches des études d'anthropologie physique. Il est, d'après N. Borges Pereira, possible de distinguer trois phases logiques et historiques (1981:193). Il apparaît d'abord comme expression racique : « Ses données biologiques, somatiques sont interprétées par les idéologies, les croyances et les raisons historiques de l'époque, pour former une image négative, pathologique de l'homme de couleur face aux autres branches raciales qui forment la population brésilienne. » L'auteur qui représente cette tendance de façon éclatante est le professeur de médecine de Bahia, Nina Rodrigues, très influencé par les thèses de l'École anthropologique de Paris, en particulier de Paul Broca. C'est ainsi qu'il est possible d'expliquer la parution en français et à Paris de son étude consacrée aux données religieuses des Noirs de Bahia. Lors d'une deuxième phase, les données physiques perdent de leur importance, le Noir pouvant alors acquérir une esquisse d'autonomie culturelle. Il s'agit de la période 1920-1930, au cours de laquelle les personnalités marquantes sont le Pr Arthur Ramos et Manuel Querino. Si Arthur Ramos est un professeur d'anthropologie physique qui prolonge et développe la vision de Nina Rodrigues, déjà Manuel Querino assure une transition importante. Autodidacte, c'est un afro-brésilien qui s'est interrogé sur les conditions existentielles et historiques de son groupe.

Soulignons qu'Arthur Ramos aura été aussi influencé, au moins pendant la dernière phase de son activité scientifique, par le culturalisme américain de M. Herskovits (ibid. 197). On reconnaît l'importance de l'héritage africain, mais dans son seul rapport avec la communauté afro-brésilienne. La société blanche, c'est-à-dire la partie « normale » de la société, doit néanmoins prendre connaissance de ces données, aussi bien historiques qu'anthropologiques, pour mieux gérer la société brésilienne, dont la complexité devient de plus en plus évidente.

Au cours de la troisième période, après la Deuxième Guerre mondiale, le Noir apparaît comme une entité sociale dans les études des anthropologues et des sociologues. La question raciale y apparaît comme une donnée nouvelle, pour certains inattendue, et l'Unesco encourage la réalisation d'un certain nombre d'études. L'école de sociologie de São Paulo, en particulier, formée au moins en partie, par des professeurs français, dont Claude Lévi-Strauss et Roger Bastide, pourra renforcer et corriger les points

de vue nouveaux sur ce problème majeur. Mais ce sont les sociologues brésiliens, dont Florestan Fernandes, Octavio Ianni, Fernando Henrique Cardoso, Pereira de Queiroz, Borges Pereira, qui apparaissent comme les principaux défenseurs de ces points de vue. Toutefois, et cela nous semble fondamental, leurs études sont orientées selon une optique exclusivement brésilienne, sans tenir compte des liens entretenus par les communautés noires brésiennes avec l'Afrique originale et mère.

Dans les universités brésiennes on apprend à connaître l'Afrique par des ouvrages classiques d'anthropologie, tout particulièrement par ceux de l'école anglaise, dans les départements de sciences sociales. Elle intervient comme quelque chose de lointain, et la connaissance desdits ouvrages ne peut qu'amener à introduire un outillage conceptuel dont les sociologues et anthropologues ont tiré profit pour analyser les sociétés indigènes brésiennes. Cela a souvent conduit à une transposition mécanique de modèles étrangers, qui a déclenché une critique sévère de la plupart d'une nouvelle génération d'anthropologues brésiliens. D'ailleurs, l'une des discussions les plus violentes à l'heure actuelle est directement associée à l'utilisation du concept de lignage, défini par Evans-Pritchard, à laquelle on fait souvent appel pour analyser les sociétés indiennes de l'Amérique du Sud. Il ne sera pas inutile d'ajouter que cette contribution européenne et américaine a été sévèrement critiquée par l'un des rares sociologues afro-brésiliens, Alberto Guerreiro Ramos. Si les travaux et parfois même la personnalité de Guerreiro Ramos soulèvent des contestations, il serait malaisé de passer sous silence l'importance de cette contribution qui se veut essentiellement critique.

La modification du regard porté sur l'Afrique provient des guerres engagées contre le colonialisme portugais, en particulier le début de la guerre d'Angola en février-mars 1961. S'il y avait déjà un Centro de estudos africanos (Afro-Orientais) à Bahia en 1959, nous ne pouvons pas dire que ceux-ci s'étaient multipliés rapidement. L'Université de São Paulo a mis sur pied son centre en 1963, mais à Rio (Universidade Cândido Mendes), il faudra attendre 1973, tandis que celui de Belo Horizonte vient tout juste d'être inauguré (1981). Le projet de l'Université de Paraíba (João Pessoa) n'a pu être mené à bien, bien que les données culturelles de la région poussent dans le sens d'une organisation ayant la possibilité de se consacrer à part entière aux études afro-brésiennes.

Il nous semble possible de dégager deux tendances qui déterminent l'organisation des enseignements et des recherches concernant l'Afrique. Le professeur Luis Beltran a défini la situation de façon assez précise : « En premier lieu, le développement de ces recherches vise une meilleure connaissance de l'Afrique, ce qui ne doit pas être considéré comme une

simple distanciation académique, mais plutôt comme une réponse au développement des relations avec le continent africain. En deuxième lieu, il est évident que les études africanistes seront d'une grande utilité pour une meilleure compréhension de la réalité nationale culturelle et sociale, en facilitant les recherches sur les origines de la contribution africaine à la civilisation brésilienne » (ibid, p. 17).

Cette dernière hypothèse de travail a déjà produit des résultats, de même qu'elle a suscité plusieurs projets qui sont encore en voie de réalisation. Nous pouvons citer parmi eux les travaux des ethno-linguistes : le professeur Jean-Pierre Angenot, dont les études ont commencé à Salvador de Bahia et se sont poursuivies à Santa Catarina, ainsi que ceux du professeur Yêda Pessoa de Castro (Salvador de Bahia), tous deux intéressés par les traits linguistiques qu'il est possible d'identifier dans les emprunts, principalement lexicaux, trouvés dans les langues régionales brésiliennes, emprunts faits aux langues africaines. Ces études permettront de mieux connaître la réalité linguistique, mais aussi sociale du Brésil, en mettant en évidence le lien linguistique, qui est l'un des plus apparents, comme aussi l'un des plus dynamiques (Y.P. Castro, 1981). Dans le nord, à São Luis do Maranhão, des efforts sont faits afin de mieux connaître les communautés noires qui se sont organisées après l'abolition de l'esclavage, et qui ont un système social relativement cohérent à la périphérie de la ville (Ramiro Corrêa Azevedo). Soulignons aussi les recherches entreprises en matière d'ethnomusicologie, dont celles de Gerard Kubik et Kazadi Mukuna consacrées aux racines africaines d'une partie importante de la musique brésilienne, ainsi qu'à leurs évolutions. Nous croyons toutefois que l'effort principal a porté sur les religions afro-brésiliennes, étant donné l'interrogation soulevée par les religions chrétiennes dominantes sur l'importance de ces pratiques religieuses. Les travaux de Pierre Verger, Liana S. Trindade, M.H. Villas-Boas, Joana Elbein et Dioscoredes Santos fournissent une base importante, et les études sont amenées à se développer, du fait de l'interrogation portée aujourd'hui sur ce symbolisme comme sur le sacré. L'art africain et afro-brésilien, mais tout particulièrement l'art sacré, attirent aussi l'intérêt d'un certain nombre de chercheurs, dont le professeur Kabengele Munanga et ses collaborateurs.

Nous ne pouvons pas négliger l'importance de la recherche interdisciplinaire, indispensable pour rendre efficaces les recherches que nous venons d'inventorier, en particulier la complémentarité histoire/anthropologie. Il est évident que la mise à jour de l'apport des civilisations africaines ne pourra se faire sans un travail poursuivi constamment en commun dans ces deux disciplines.

La fin de la domination coloniale en Afrique, et tout particulièrement la victoire des mouvements de

libération, sur l'armée portugaise, ont permis un double mouvement : les Africains ont récupéré l'autonomie politique et donc culturelle, ceci a entraîné de nouvelles interrogations sur l'Afrique. Par ailleurs, le changement de discours scientifique, a mis en évidence des registres qui n'avaient pas été pris en ligne de compte. Or, la reconnaissance de l'existence d'une histoire africaine foisonnante, a amené les spécialistes brésiliens à revenir sur la façon dont avaient été organisées les études classiques. La prise en compte de l'oralité, des formes symboliques, des systèmes généalogiques, des œuvres artistiques (soulignons, et nous devons cette remarque au professeur A. Margarido, que nous ne savons pas la raison qui a fait disparaître les masques africains du Brésil, bien que nous connaissions de mieux en mieux les rites des masques, mis en évidence sur la côte occidentale par Jean Capron, et sur la côte orientale par Jorge Dias) soulignent le besoin de reconsidérer l'apport des générations de jadis, mais aussi celui de trouver des formes de travail de plus en plus efficaces.

Il nous est possible d'avancer deux exemples de ce besoin :

- Le premier a trait à l'esclavage en Afrique et à la façon dont il est systématiquement présenté dans l'histoire officielle, telle qu'elle apparaît dans les manuels d'enseignement, du primaire au supérieur. Il s'agit d'une justification ethnocentrique, donc blanche, des données de la civilisation brésilienne. Le Noir n'y trouve sa place qu'en tant que force de travail brute et abrutie, dont l'importation aurait été imposée à cause des Indiens. On présente ceux-ci comme, d'une part, trop fragiles pour supporter les conditions de travail imposées par la colonisation, mais, en même temps et contradictoirement, ils sont survalorisés du fait de leur résistance aux formes d'esclavage. Il est presque inutile de souligner la terrible idéologie qui sous-tend ces affirmations. En fait, les Africains n'ont jamais accepté la domination coloniale, comme le prouve la longue suite de rébellions, d'insurrections, de « mocambos », « quilombos » et autres formes de marronnage. Il serait suffisant de nous attacher à montrer que l'esclavage imposé aux Africains ne pourra jamais être identifié aux formes d'exploitation inventées par les Européens dans leur capitalisme agricole propre, qui a été la base du capitalisme industriel ultérieur.

Mais il ne s'agit là que de l'une des phases du processus de mise en évidence. Faudra-t-il encore que la société brésilienne parvienne à dépasser ce stade de fausse naïveté qui est la sienne. Elle est néanmoins commode, dans la mesure où elle lui permet de maintenir en vie l'affirmation courante que le Brésil n'est pas un pays raciste, puisqu'il est caractérisé essentiellement par une entente raciale héritée des Portugais. Il est d'ailleurs curieux que les Portugais, constamment rejetés en tant qu'anciens colonisateurs, soient considérés comme modèle de

comportement non raciste du Brésil. Mais il est aussi vrai que l'esclavage africain apparaît dans nos textes, non seulement comme une légitimation de l'esclavage brésilien, mais on va encore plus loin. Étant donné que ces Africains étaient condamnés à disparaître dans les sociétés africaines, l'esclavage a permis d'arracher à la mort, et à une mort douloureuse, des milliers et des milliers d'hommes. Autrement dit, la société ne doit rien à ces anciens esclaves. Tout à l'inverse : les Africains, dominés et exploités, se trouvèrent encore dans une situation de débiteurs. Le tour de passe-passe est des plus beaux, et montre combien le travail des anthropologues devient essentiel pour éclairer les conditions dans lesquelles doivent s'orienter une partie de leur action. Nous pensons qu'il faudra élargir le champ d'intervention de l'anthropologie, qui devrait être présente dans le cursus de l'enseignement secondaire.

• Sur un autre plan, nous pouvons constater que l'association historiens/anthropologues est indispensable pour mettre en évidence l'importance de la résistance des Afro-Brésiliens. Jusqu'à ce jour, le seul exemple retenu, est bel et bien celui de Palmarès, dans l'État d'Alagoas. Mais nous savons que le nombre des mouvements est considérable et qu'il mérite un inventaire systématique. Certes, quelques intellectuels noirs ont pu en récupérer l'importance, et Abdias do Nascimento a lancé le mouvement dénommé « quilombismo ». Il est important de souligner que cette récupération par les Afro-Brésiliens n'est possible que dans l'utilisation à bon escient des travaux de quelques historiens : Décio de Freitas, Edison Carneiro, Beatriz Nascimento. Mais il nous revient de souligner, en outre, que la mise en évidence de cette partie cachée de l'histoire des Africains au Brésil permettrait de rendre aux Afro-Brésiliens une fierté capable de réduire, voire même d'effacer le poids terrible de l'humiliation qui marque encore la société brésilienne.

Pourrons-nous passer sous silence la donnée diplomatique, politique et économique qui marque aussi la reprise, ou le début, des études afro-

brésiliennes ? Il nous semble difficile de le faire, d'autant plus qu'il n'est pas certain que les spécialistes des sciences humaines ne soient amenés à y prendre part. En fait, l'indépendance des anciennes colonies portugaises a mis le Brésil devant une situation nouvelle en relation avec la géo-politique : l'Atlantique Sud est un lieu privilégié de la politique brésilienne, et les relations avec les anciennes colonies portugaises ne peuvent pas être abandonnées. La diplomatie brésilienne l'avait déjà compris avec l'établissement à Luanda du premier consul brésilien, à la suite des efforts développés par l'ambassadeur Alarido da Silveira. Mais, outre ce registre simplement politique, il y a le domaine économique : les cultures agricoles d'Angola et du Brésil sont souvent complémentaires. Mais elles sont, pour cette raison même, concurrentielles. Il va de l'intérêt des deux pays de trouver une plate-forme d'accord. Si le commerce mais surtout l'industrie brésilienne essaient de développer ces relations, leur développement dépend, au moins en partie, d'une très bonne connaissance des liens profonds entre les deux pays.

Nous ne voudrions pas tomber dans le piège de servir de couverture aux activités économiques et nationales brésiliennes. Mais il nous semble parfaitement artificiel d'ignorer les liens tissés tant à l'intérieur qu'à l'extérieur des études scientifiques. Dans un texte déjà ancien, Robert Buijtenhuijs mettait en évidence les utilisations possibles de l'anthropologie, qui pouvait être mise au service des mouvements de libération. Nous ne croyons pas beaucoup à l'utilisation privilégiée d'une science dans un but de cet ordre. Il faut connaître les limites de l'anthropologie. Si la géographie sert à faire la guerre, comme le veut Yves Lacoste, elle sert aussi à bâtir des routes. Mutatis mutandis, l'anthropologie a sûrement servi à dominer, et même à organiser les génocides et les ethnocides, elle peut aussi servir à construire des formes nouvelles de relations inter-ethniques et intercontinentales.

Carlos Serrano,
Université de São Paulo (Brésil).

BIBLIOGRAPHIE

BELTRAN, Luis, **Les études africaines au Brésil**, in *Afrique contemporaine*, n° 85, mai-juin 1976.

OLIVEIRA, Waldir Freitas, **Desenvolvimento dos Estudos Africanistas no Brasil**, in *Revista CULTURA*, MEC. Brasília, 1977.

PEREIRA, João Baptista Borges, **Estudos Antropológicos e Sociológicos sobre o Negro no Brasil** in *Coleção Museu Paulista*, série Ensaio, vol. 4, São Paulo, 1981.

CASTRO, Yeda Pessoa de, **A Presença Cultural Negro-Africana no Brasil : Mito e Realidade**. Centro de Estudos Afro-Orientais, Salvador, Ensaio e Pesquisas, n° 10, 1981.

SERRANO, Carlos, **Quilombo, da África ao Brasil** in *Folhetim de A Folha de São Paulo*, 22 de novembro de 1981.